

# Écriture, prose, et les débuts de la philosophie grecque<sup>1</sup>.

**André Laks**

Université de Lille 3, IUF, UMR 8519 « Savoirs et textes »

[laks@univ-lille3.fr](mailto:laks@univ-lille3.fr)

« Nous n'avons pas non plus renoncé à la philosophie en considérant qu'elle est complètement supprimée et détruite sous prétexte qu'auparavant les philosophes proféraient leurs doctrines et arguments en vers, comme Orphée, Hésiode, Parménide, Xénophane, Empédocle et Thalès, et que plus tard ils cessèrent d'utiliser les mètres... »

Boethius à Sarapion, dans Plutarque, Pourquoi la Pythie ne rend plus ses oracles en vers (De Pythiae oraculis), 402E-F.

§1 Parmi les historiens de la philosophie, la question du rapport entre écriture et philosophie est le plus souvent traitée à travers le *Phèdre* de Platon. Ceci se comprend. Le *Phèdre*, dont le thème propre se situe à la croisée de l'amour et de la parole, est un des seuls textes de la tradition philosophique ancienne à traiter *ex professo* de l'écriture—à faire de l'écriture, dont il élabore, en un développement célèbre (274b6-278b6), la critique en tant qu'instrument de transmission du savoir, une question philosophique. En outre, deux types d'intérêt ont focalisé l'attention, au cours des trente dernières années, sur cette section du dialogue. Sur le plan philosophique, la critique de l'écrit dans le *Phèdre* est devenue, dans la perspective grammatologique de J. Derrida, comme la face négative du dispositif « logocentrique » qui aurait dominé, jusque dans ses ultimes soubresauts, l'histoire de la métaphysique depuis Platon<sup>2</sup>. Sur un plan plus historique, les travaux issus de l'école dite de Tübingen s'alimentent à l'idée d'une solidarité essentielle entre cette critique de l'écriture et l'existence, hors des dialogues, d'un enseignement oral, par définition distinct de tout ce qu'on peut y trouver dit, ou plutôt écrit<sup>3</sup>.

La position privilégiée du *Phèdre* tend à faire oublier que la réflexion de Platon sur l'écriture, pour unique qu'elle soit, est un aboutissement, et comme la mise en forme polyphonique et magnifiée de problématiques préexistantes, dont certaines traces subsistent. Prométhée, dans la tragédie du même nom, présente la combinaison des lettres comme « la mémoire de toute chose, ouvrière mère des Muses » (461s.)<sup>4</sup>; Euripide aussi appelle l'écriture

---

<sup>1</sup> Une première version de ces réflexions exploratoires a été discutée en Juin 2000 par un groupe de travail informel composé de Gadi Algazi, Luca Giuliani, Franco Moretti, Charlotte Schoell-Glass, et moi-même, au Wissenschaftskolleg, Berlin. Que le carré soit très vivement remercié, ainsi que F. Blaise, M. Schofield, D. Thouard et H. Yunis, qui ont lu une première version de ce texte.

<sup>2</sup> Il est significatif que l'essai de J. Derrida, « La pharmacie de Platon » (originellement paru dans *Tel Quel*, 1968, repris dans *La Dissémination*, Paris, 1972) serve de postface à la traduction par L. Brisson du *Phèdre* dans la collection Garnier-Flammarion, Paris, 1989.

<sup>3</sup> Pour ne nommer qu'un titre : Szlezák 1996.

<sup>4</sup> Du moins si l'on suit la leçon du *Mediceus* avant correction : γραμμάτων τε συνθέσεις / μνήμην πάντων, μούσομητορ ἑργάνην. L'ajout d'un θ' après μνήμην, que la majeure partie des manuscrits adoptent en suivant la

«remède contre l'oubli» dans son *Palamède* (Fr. 578 Nauck); Thucydide prétend donner à son écrit (*suggraphè*) le statut d'une «possession pour la suite des temps, plutôt que d'une joute pour l'audition immédiate» (I, 22); le rhéteur Alcidas, inversement, défend l'improvisation orale, ouverte au *kairos*, contre la montée des pratiques logographiques. De manière générale, la thématique de l'écriture dans le *Phèdre* doit être comprise comme la forme réfléchie, au moment où elle s'achève, d'une mutation culturelle de grande ampleur, dont l'importance est par là même enregistrée (comme Aristote écrit sa *Politique* au moment où le paradigme de la cité cesse d'être historiquement décisif) : la chouette de la philosophie se sera, là aussi, envolée au crépuscule<sup>5</sup>. C'est une des raisons pour lesquelles la théorie de l'ésotérisme platonicien, pour prudent qu'il faille demeurer, ne laisse pas de séduire : ceux des auditeurs de Platon –dont Aristote– qui, en un geste analogue à celui qu'on prête à tels membres de l'école pythagoricienne, fixèrent par écrit des enseignements destinés à n'être transmis oralement qu'à des individus choisis (ce qui nous met en position de pouvoir les reconstituer dans une certaine mesure) symbolisent la mort d'une époque, marquée du sceau d'un archaïsme dont le *Phèdre* serait encore tributaire. L'écriture, qui fut problématique, est désormais naturalisée. Les philosophes sans écriture (il y en aura encore) viendront d'un monde où l'écriture n'a plus à s'imposer.

Il revient au travail conjugué de l'anthropologie des sociétés sans écriture et des historiens des premières grandes civilisations d'avoir attiré l'attention sur l'ampleur des transformations induites par la nouvelle technologie. On peut, à partir de là, revenir sur les bouleversements intellectuels et politiques de la Grèce archaïque.

La question se pose de savoir s'il n'existe pas un rapport étroit entre l'émergence en Grèce, au début du VI<sup>e</sup> siècle, d'un nouveau type de pensée (auquel on se réfère, par commodité aussi bien que par embarras, au moyen d'un doublet, « philosophie et science »), et la réintroduction de l'écriture, avec l'adoption, vers le milieu du VIII<sup>e</sup> siècle (selon la date désormais généralement acceptée), de l'alphabet phénicien<sup>6</sup>. La philosophie (pour ne retenir que ce terme) naît-elle de l'esprit de l'écriture, comme la tragédie, selon Nietzsche, de l'esprit de la musique ? E. Havelock, classiciste en rupture, a élaboré dans les années 60 une vision quasi spéculative des vertus abstractionnelles inhérentes à l'usage non syllabique de l'alphabet phénicien, qui constitue la grande innovation des Grecs (les lettres dénotant désormais les composants ultimes des sons, et non les sons émis eux-mêmes)<sup>7</sup>. Havelock soulignait par ailleurs comment le développement d'un certain nombre d'opérations conceptuelles et logiques (telles les classifications et les inférences), qui supposent la spatialisation des données, était rendu possible par l'usage de l'écriture. À cette dimension cognitive, les travaux de J. Goody ont ajouté la

---

main correctrice, transforme la mémoire, de détermination (en apposition) de l'expression « combinaisons de lettres », en nouvelle invention de Prométhée (« j'ai trouvé pour eux... les combinaisons de lettres *et* la mémoire... »). La lecture en est facilitée, la mémoire étant alors déterminée comme « mère des Muses », selon sa fonction traditionnelle. D'un autre côté, comment Prométhée pourrait-il se targuer d'avoir « inventé » la mémoire, si ce n'est, justement, par le biais de l'invention de l'écriture ? Il faut dans ce cas accepter que les lettres deviennent, par un audacieux transfert, elles-mêmes « mère des Muses » (voir, dans le même sens, la traduction du *Prométhée enchaîné* de M. Gondicas et P. Judet de la Combe, Chambéry, 1996, *ad loc.*).

<sup>5</sup> La réinscription de la discussion du *Phèdre* dans son contexte historique est l'objet explicite de Erler 1985; important matériel dans les travaux de Nieddu, notamment Nieddu 1984.

<sup>6</sup> Cf. Mansfeld 1989, p. 234, n. 14 : « The miracle of early Greek philosophy is unthinkable without the circulation and use of books ».

<sup>7</sup> Voir notamment les essais réunis dans Havelock 1982. Dans une telle perspective, la doctrine de Démocrite, qui compare ses atomes à des lettres (Aristote, *Mét.* A4, 985b17 ss.; *GC*, A2, 315b14), ne fait qu'objectiver, en l'inscrivant dans la nature des choses, la propriété fondamentale du nouvel alphabet. Havelock lui-même ne semble pas avoir commenté le dossier atomiste.

dimension critique. Dans les sociétés sans écriture, la mémoire collective, instance de reproduction de l'héritage culturel, sélectionne et adopte les données pertinentes en fonction des besoins et des circonstances du moment. Ce n'est pas qu'il n'y ait, ou ne puisse y avoir, discussion, voire dissension. Mais il s'agit d'un moment évanouissant, dans le cadre d'une procédure fondée sur la « ratification sémantique directe » : le déséquilibre provisoire résultant de la révision (requise par une modification de la structure sociale) d'un récit généalogique, par exemple, est absorbé par une reconfiguration des données, tandis que l'état antérieur est simplement éliminé, selon le modèle d'une régulation « homéostatique ». La technologie de l'écriture change radicalement les données en rendant possible la subsistance des traces. Moments non moins précaires que le passé lui-même dans le cadre de l'homéostasie sociale, la discussion et la dissension acquièrent une fonction nouvelle, proprement critique. La fixation écrite favorise le repérage des inconsistances, et donc, avec la perception de la distance qui s'est creusée entre le passé et le présent, l'innovation<sup>8</sup>.

De telles observations ont donné lieu, chez Havelock et chez Goody lui-même, à des généralisations indues, comme s'il existait une relation quasi substantielle entre écriture et science, ou, encore moins plausible, entre écriture et critique – ce qui n'est évidemment pas le cas. L'égyptologue J. Assmann, dans le cadre d'une théorie de la mémoire culturelle des premières grandes civilisations, oppose ainsi deux usages de l'écriture, selon qu'ils se fondent sur le principe répétitif du « canon » (en Égypte), ou sur le principe progressif de la reprise et continuation, ou « hypolepse »<sup>9</sup>. Au reste, le développement de procédures interprétatives – telles que les herméneutiques religieuses, littéraires ou juridiques – tend à recréer, au sein des sociétés à écriture, des phénomènes à caractère homéostatique, même si ceux-ci présentent dès lors un caractère complexe, où le moment de l'annulation du passé va de pair avec celui de sa préservation.

Le dynamisme critique qui se manifeste en Grèce au VI<sup>e</sup> siècle peut donc bien avoir été *favorisé* par la diffusion de l'écriture; il ne peut certainement pas lui être *imputé*<sup>10</sup>. Pour rendre compte de l'émergence de la philosophie et de la science grecques, avec les caractères qui lui sont propres (ouverture critique, et peut-être plus encore élaboration d'une critériologie de la preuve), on est renvoyé à d'autres facteurs, au nombre desquels la pratique politique de la discussion dans le cadre de la cité et du débat judiciaire est un candidat éminent (c'est ce que signifie, chez J.-P. Vernant, que la pensée rationnelle, en Grèce, soit « la fille de la cité »<sup>11</sup>). Il est vrai que, prise en elle-même, la thèse est derechef problématique : la manifestation d'une intelligence « autonome » que suppose la réflexion critique est au moins autant à l'origine de la cité qu'elle en est le produit<sup>12</sup>, et il n'est pas sûr que le débat contradictoire ait plus pesé, dans l'émergence du discours philosophique, que l'allégeance au principe « poétique » de la vérité<sup>13</sup>; en outre, le dynamisme critique (philosophique et/ou scientifique) propre aux civilisations chinoise et indienne, notamment, ne peut évidemment être rapporté à la « politique » au sens grec du terme. La thèse de Vernant peut tout au plus servir de *correctif*, et contribuer à l'élaboration

---

<sup>8</sup> Cf. Goody et Watt 1968.

<sup>9</sup> Le terme désigne en Grec le fait pour un rhapsode de reprendre là où son prédécesseur avait interrompu la récitation, ou pour un orateur de se rattacher à ce que son prédécesseur a dit (Assmann A. et J., 1988, p. 46 s., et Assmann J., 1997, p. 282 s.). Pour une critique de la position de Goody-Watt fondée sur une analyse de la tradition brahmanique, voir Parry 1985.

<sup>10</sup> Lloyd 1991, p. 123; Goody 1987, p. 76.

<sup>11</sup> Vernant 1962, p. 133; Lloyd 1991, p. 123.

<sup>12</sup> C'est le fondement de la critique que C. Meier 1986 adresse à J.-P. Vernant.

<sup>13</sup> Voir en ce sens Humphreys 1996, p. 6.

d'une analyse différenciée soucieuse d'éviter les illusions de la monocausalité. Ainsi Goody a-t-il été amené à reconnaître (notamment sous la pression des critiques de G. Lloyd) que la science grecque, dans ce qu'elle a de *spécifique*, ne peut être rapportée à la seule « textualisation » –ce qui n'empêche nullement de maintenir, à un niveau plus général (par référence notamment aux réalisations de la civilisation suméro-akkadienne<sup>14</sup>), que l'écriture est la condition de possibilité de tout savoir scientifique et des procédures d'inférence formelle que celle-ci présuppose (en un certain sens des termes de science et de logique, qui doit toujours être redéfini)<sup>15</sup>.

Le débat n'est guère conclusif; il vaut essentiellement par les clarifications qu'il a rendues possibles. En dépit de la coquetterie que met Goody à récuser « la terminologie traditionnelle des causes nécessaires et des causes suffisantes »<sup>16</sup>, on reste sur l'impression que c'est bien de cela qu'il s'agit : si l'écriture est une condition nécessaire du développement de procédures cognitives pouvant répondre au nom de savoir scientifique (et/ou philosophique), elle n'est aussi que cela.

§2 Une chose est de se demander dans quelle mesure, et dans quelles circonstances, l'écriture a contribué, en Grèce (ou ailleurs) à l'émergence de la philosophie (ou de la science), une autre est de se demander s'il existe des traces, au sein de la plus ancienne tradition philosophique, d'une réflexion sur l'écriture—il s'agit alors de savoir comment la philosophie elle-même conçoit son rapport à la nouvelle technologie. Les deux questions sont évidemment distinctes; la distance apparaît mieux encore si l'on se rappelle que, à suivre le *Phèdre*, l'écriture, loin d'être le facteur de dynamisation hypoleptique qu'il fut incontestablement en Grèce, ne fixe les contenus que pour les immobiliser. Il faut d'ailleurs souligner que, dans un contexte politique, ceci est un aspect valorisé : Platon en témoigne lui-même dans les *Lois*, où l'écriture est louée précisément pour les raisons qui la font condamner dans le *Phèdre*<sup>17</sup>; au reste, la fixation écrite des lois fut aussi une revendication éminemment démocratique, tout comme, inversement, la capacité à lire et à écrire semble bien être une des présuppositions fondamentales du fonctionnement de la démocratie<sup>18</sup>.

Que peut-on dire du rapport entre philosophie et écriture, chez les protagonistes mêmes, avant le *Phèdre* ? On se heurte ici à une difficulté d'ordre terminologique, et qui n'est pas seulement cela. Ceux qu'Aristote appellent « les premiers philosophes »—ce qui, du point de vue extensionnel, correspond à nos « philosophes présocratiques »—ne s'intitulaient pas « philosophes » : il paraît certain que le mot ne commence d'être employé dans son sens technique que vers les années 430 av. J.-C.<sup>19</sup>. Ceci complique évidemment la question de savoir ce qu'il en est de la relation entre le processus de « textualisation » et l'émergence de la philosophie (et explique aussi dans une certaine mesure l'usage du doublet « philosophie et

---

<sup>14</sup> Goody 1987, p. 72 ss., se réfère à Bottéro 1977; pour une étude comparative de la Chine et de la Grèce, voir Lloyd 1997.

<sup>15</sup> Pour la discussion Goody/Lloyd, voir Goody 1987, p. 64-77, répondant à Lloyd 1979. Pour une synthèse du débat, voir Lloyd 1991, p. 121-126. On notera que Lloyd, de son côté, tout en tendant à réserver le primat au « politique », défend désormais une version aménagée, et relativisée par l'exemple de la Chine, de la thèse de Vernant (cf. Lloyd 1997). Pour le problème de ce qui peut valoir comme scientifique, voir le débat initié par Horton 1967.

<sup>16</sup> Goody 1987, p. 76 : « Without wishing to fall into the jargon of necessary and sufficient causes, these development (il s'agit du cas Grec) are linked, in the long run, to communication in the written mode ». Dans le même sens, voir maintenant Goody 2000, p. 6-8, avec la remarque p. 8 : « In essence the enterprise is not different from T.S.Eliot's suggested inquiry into the influence of the steam engine on the rhythms of modern poetry. »

<sup>17</sup> *Lois*, X, 890e6-891a7. La perspective est résolument canonisante, et quasi égyptienne. On sait que Platon se réfère explicitement, dans les *Lois*, au modèle égyptien.

<sup>18</sup> Voir par exemple Turner 1954, p. 9. Mais la question est disputée. Voir par exemple Thomas 1996.

<sup>19</sup> Il y a une occurrence discutée dans un fragment d'Héraclite (22B35DK) et l'attribution rétroactive à Pythagore, certainement apocryphe, de l'invention du terme de philosophie. Voir Burkert 1960.

science»). Je ne peux entrer ici dans le détail<sup>20</sup>. Il me suffira de souligner qu'il est d'autres formes de thématization que la discussion explicite : la simple mention de l'acte d'écrire peut être la marque d'une réflexion assignable, comme il en va dans le saisissant début des *Généalogies* d'Hécatée « Hécatée de Milet parle (*mutheítai*) comme suit : j'écris (*graphô*) ceci, comme ce me semble être vrai; car les propos (*logoi*) des Grecs me paraissent aussi nombreux que risibles »<sup>21</sup>. Cependant, même en ce sens minimal, on ne peut pas dire que les « premiers philosophes » aient volontiers thématized l'acte d'écrire. Rien d'analogue, en milieu philosophique, à la continuité de la réflexion sur le rapport entre « histoire » et « écriture » que l'on peut suivre d'Hécatée à Thucydide, en passant par Hérodote. Ce n'est pas un hasard si aucune des références à la conception pré-platonicienne de l'écriture – j'ai cité plus haut Eschyle et Euripide, Thucydide et Alcidas – ne relève de ce que l'on peut raisonnablement inclure dans le champ de la « philosophie ». Même la fameuse comparaison de Démocrite entre les atomes « élémentaires » et les lettres de l'alphabet (au terme de la période « présocratique ») ne comporte aucune prise de position sur la relation entre *philosophie* et écriture. Elle élève seulement la lettre écrite au statut de paradigme, pour illustrer une théorie philosophique donnée<sup>22</sup>. Inversement, E. Havelock n'a guère de peine à trouver chez les Présocratiques – Xénophane, Héraclite, Parménide et Empédocle notamment – les signes d'une rémanence de la culture orale<sup>23</sup>.

Certes, la position d'Havelock est à la fois trop simple et biaisée. Elle revient à considérer comme un simple *héritage* (de la culture orale) ce dont on a de bonnes raisons de penser que cela relève de la *réaction* intellectuelle, ou plutôt de réactions intellectuelles (chaque fois différenciées), contre une certaine tendance de la philosophie (en l'occurrence, vers le traité en prose). On peut par exemple montrer que, en dépit de la référence à la réception auditive que l'on trouve dans plusieurs fragments d'Héraclite (du type « Du discours qui est celui-ci, les hommes restent toujours incapables d'avoir compréhension, avant de l'écouter comme après l'avoir écouté une première fois », 28B1 DK)<sup>24</sup>, ceux-ci reposent certainement sur la pratique de l'écriture. Et à tel fragment qui évoque la situation de la performance orale (B104), on pourrait opposer B129, qui met en scène Pythagore tirant profit (selon l'interprétation la plus plausible du passage) de ses *lectures*<sup>25</sup>. Si l'on n'élimine pas, comme Havelock n'hésite pas à le faire, les informations dont nous disposons sur les premiers philosophes ioniens (voir plus loin, §3), il est possible de saisir chez les premiers auteurs ce que l'on pourrait appeler, par opposition à une réflexion thématique, les éléments d'une « réflexion athématique » sur l'écrit – notamment à travers l'usage même qu'ils font de la prose qui, entre toutes les « conséquences » de l'écriture, est sans doute l'une des mieux assurées.

§3 Excitant du principe méthodologique en vertu duquel, s'agissant d'un Présocratique, nous ne pouvons donner foi à ce que nous en disent Aristote et Théophraste que si leurs affirmations sont corroborées par les extraits « pertinents et bien authentifiés » de l'œuvre elle-même, Havelock avait soutenu que, s'il s'agit de « déterminer les lignes originelles de l'activité

<sup>20</sup> J'ai abordé ce problème dans Laks 2001.

<sup>21</sup> Hécatée, fr. 1 Jacoby.

<sup>22</sup> Voir *supra*, n. 7.

<sup>23</sup> Voir Havelock 1966, p. 234 ss., pour un traitement de Xénophane, d'Héraclite et de Parménide; Empédocle est mentionné à la p. 221.

<sup>24</sup> Les passages sont assemblés par Havelock 1966, p. 243. Il s'agit, outre de 28 B1 DK, des fragments B19, 34, 50 et 108.

<sup>25</sup> Kahn 1983, p. 115, parle à juste titre, à propos de la terminologie de l'oralité chez Héraclite, de « convention littéraire ». C'est aussi le cas, quasi explicitement, et emblématiquement, du début de l'écrit d'Hécatée cité plus haut. Sur le fr. B129 d'Héraclite, voir Riedweg 1997, p. 82 s.

philosophique grecque, ceux que l'on appelle les Milésiens doivent être écartés »<sup>26</sup>. Ce qui est en question ici est moins le contenu de ce que Thalès, Anaximandre et Anaximène ont pu dire (leur doctrine) que la forme de leur expression (s'il est permis de distinguer les deux niveaux qui sont par ailleurs –et Havelock y a insisté à juste titre– étroitement liés). Dans la perspective d'Havelock, il fallait en effet que la première philosophie ait été orale, et donc poétique : dans une société sans écriture, ce n'est que par la forme poétique que l'héritage culturel se dit et se transmet (telle est la thèse). L'alternative à laquelle Havelock s'exposait était donc la suivante, pour absurde qu'elle soit : soit la philosophie n'a commencé qu'avec Xénophane, Héraclite et Parménide, qui écrivent en vers ou adoptent une diction poétique (Héraclite)<sup>27</sup>, soit Thalès, Anaximandre et Anaximène avaient produit des vers<sup>28</sup>. Ceci n'interdit évidemment pas de penser qu'ils aient laissé des écrits : fait aussi partie intégrante de la thèse l'idée que l'écrit possède originellement une fonction purement hypomnématique (Homère lui-même fut transcrit).

Dans la construction de Havelock, le cas des « Milésiens » était crucial. On comprend qu'il y soit revenu. C'est ainsi qu'on peut lire, dans la seconde partie, intitulée « The language of the Milesian school », d'un article consacré à « The linguistic task of the Presocratics » (1983) : « If the language in which they are reported is not theirs, what was their language ? An initial clue lies in the language used by their immediate successors, who were poets, or, like Heraclitus, spoke the language of poetry. If Milesians were still close to orality, still composing their thought for listening audiences, is it likely that they were more sophisticated than their successors ? » (un argument curieusement progressiviste). Et, un peu plus loin : « That verse (and epic verse at that) may have been the Milesian medium is supported by some small scraps of evidence »

La prudence était de mise. En fait, le seul « indice » digne d'être pris en considération est l'attribution à Thalès, dans certaines de nos sources, d'une *Astronomie maritime* en vers<sup>29</sup>. Or il est bien évident que même si celle-ci était acceptée, on ne pourrait conclure de là à Anaximandre ou Anaximène –à quoi serviraient les disciples, s'ils suivaient la voie de leurs maîtres ? En fait, rien ne peut laisser supposer que l'écrit d'Anaximandre, dont l'existence est bien attestée<sup>30</sup>, n'était pas en prose, quelque « poétique » que Théophraste ait jugé sa diction : on en possède un fragment, reproduit par Simplicius<sup>31</sup>. Et l'on ne peut raisonnablement douter qu'Anaximène aussi, dont Diogène Laërce note qu'il usait d'une « expression ionienne simple et sans apprêt », avait choisi la prose, bien que, dans son cas, aucune citation littérale ne nous soit sans doute parvenue<sup>32</sup>.

---

<sup>26</sup> «The so-called Milesians must be discarded», Havelock 1966, p. 234.

<sup>27</sup> C'est à ces derniers, en effet, qu'est consacré l'essai « Pre-Literacy and the Pre-Socratics » (=Havelock 1966), qui critique la caractérisation du style d'Héraclite comme « oraculaire ».

<sup>28</sup> Cf. Havelock 1963, p. 295 : « The first 'proto-thinkers' of Greece, if we may so style them, were still poets », avec la n. 38, p. 308 s. *ad loc.*

<sup>29</sup> Plutarque, *De Pyth. Or.* 18, 402E et F. Sur la littérature technique (géographique, etc.) en hexamètres à haute époque, voir Nillson 1905.

<sup>30</sup> On sait maintenant, grâce à un fragment d'inscription remontant probablement au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., que le livre figurait dans la bibliothèque du gymnase de Taormine (Blanck 1997, p. 247).

<sup>31</sup> Naturellement, ceci est contesté par Havelock; voir par exemple Havelock 1983, p. 64 s., qui par ailleurs se livre à un exercice de reconstruction, *exempli gratia*, d'un Anaximandre hexamétrique « ressembling that of Xenophanes, Parmenides and Empedocles, but perhaps even closer to the epic models » (p. 81).

<sup>32</sup> Diogène Laërce, II, 3. Cf. Cherniss 1977, p. 14 s.; Wöhrle 1993, p. 11, entend la simplicité de manière assez restrictive, comme s'appliquant à la construction (paratactique) de la phrase, plutôt qu'à l'expression verbale, sous prétexte que celle-ci n'était pas moins riche en métaphores que celle d'Anaximandre. Ceci ne convainc pas. La métaphore peut elle-même être plus ou moins « prosaïque », et plus ou moins « poétique » (cf. Aristote, *Rhétorique* III, 2, 1405a10-37).

§4 L'idée selon laquelle l'écriture se serait développée aux seules fins de fixer la parole (fonction hypomnématique), est, pour des raisons évidentes, restée une constante de l'interprétation d'Havelock; elle continue à jouir d'un certain écho parmi les spécialistes, quand bien même la fixation hypomnématique ne concernerait plus, comme c'est le cas chez Havelock, des formes poétiques, mais des arguments ou des conversations<sup>33</sup>.

S'agissant d'Anaximandre, une précision donnée par Diogène Laërce pourrait être interprétée en ce sens : « Il a rédigé une exposition *sommaire* de ses opinions »<sup>34</sup>. Si Anaximandre « résume » sa doctrine, ce ne saurait être comme Diogène et les doxographes abrègent leurs sources, ou Épicure ses traités techniques, plus détaillés et volumineux. Ne s'agirait-il pas, dès lors, d'un résumé d'opinions oralement proférées<sup>35</sup> ? D'autres interprétations sont cependant possibles : on a pensé que le terme se rapportait au style, « concis », ou encore à la présentation des contenus, « rhapsodique »<sup>36</sup>. Ne serait-ce pas, plutôt, que l'écrit d'Anaximandre instituait, dans l'exposition de la matière, un ordre (« par thème », ou « têtes de chapitres ») qui, pour autant qu'on sache, devait fournir le cadre des traités postérieurs « sur la nature », et par là indirectement de la doxographie elle-même<sup>37</sup> ? C'est en tous cas sur un aspect formel de l'écrit, plutôt que sur le fait qu'il s'agisse d'un *écrit* (par opposition à un enseignement oral), que Diogène (ou sa source) met l'accent<sup>38</sup>.

De manière générale, la thèse de la fonction hypomnématique de l'écriture –qui remonte aux Grecs eux-mêmes– a quelque peu perdu de son évidence<sup>39</sup>. Mais on est, par là-même, conduit à s'interroger sur la signification du fait que les premières manifestations de la « philosophie » furent liées de manière essentielle non seulement à la rédaction d'écrits, mais encore d'écrits en prose. Le caractère révolutionnaire de ce choix a parfois été souligné<sup>40</sup>. Encore faut-il préciser la portée de cette révolution, et situer le moment de cette rupture au sein du processus d'émergence de la « philosophie ». De l'un et l'autre point de vue, la figure de Phérécyde de Syros, plus encore peut-être que celle d'Anaximandre (et *a fortiori* d'Anaximène), retient l'attention<sup>41</sup>.

---

<sup>33</sup> Humphreys 1975, p. 100 (« The fact that the first philosophical books were prose works suggests rejection of the conventions and atmosphere of the symposium in favour of a sober meeting at which the philosopher expounded his views to interested listeners, arguing his case and in all probability allowing his hearers to interrupt with questions and objections ») ; Thesleff 1990, p. 112 : « I would suggest that Anaximandros chose to write (or dictate) in prose precisely because the book was not intended for publication. It was meant as memoranda for his pupils ». Cf. plus anciennement, West 1971, p. 5; Bernabé 1974, p. 262 s.

<sup>34</sup> τῶν δὲ ἀρεσκόντων αὐτῷ πεποιήται κεφαλαιώδη τὴν ἔκθεσιν, Diogène Laërce II, 1 (=Apollodore, *FGrH* 244 F 29 et 39 Jacoby).

<sup>35</sup> « A summary exposition of his opinions », West 1971, p. 77. Nieddu 1984, p. 218, fait l'hypothèse que la remarque ait pu être suggérée « par la brièveté du texte ».

<sup>36</sup> Burkert 1994/95, p. 185 : « 'summarisch'-apodiktisch in ihrer Ausdrucksweise » ; Most 1999, p. 349 : « in discontinuous sections, without full supporting argumentation. »

<sup>37</sup> Ainsi, le mode de présentation de la doxographie serait anticipé dans les ouvrages même qu'elle résume. Sur le caractère paradigmatique de l'écrit d'Anaximandre, fondateur d'un genre, voir Kahn 1960, p. 199.

<sup>38</sup> Nieddu 1984, p. 218, évoque la possibilité que la caractérisation provienne de ou s'appuie sur l'écrit d'Anaximandre lui-même.

<sup>39</sup> Voir Humphreys 1996, p. 4, avec la bibliographie citée p. 5, n. 7. De même Godzich et Kittay, 1987, parlant de l'émergence moderne de la prose dans la France médiévale, s'élèvent à juste titre contre l'idée que l'idée de la prose soit réductible à du « vernaculaire écrit » (p. 194). Je dois la connaissance de ce livre à F. Moretti.

<sup>40</sup> E.g. Wöhrle 1993, p. 10 (à propos d'Anaximandre et d'Anaximène).

<sup>41</sup> J'adopte ici la chronologie haute, vers laquelle convergent la plupart des indices (voir Schibli 1990, p. 1 s.). Les réflexions qui suivent devraient en partie être revues, si l'on devait adopter la chronologie basse défendue par exemple par Jaeger 1947, qui partait de l'idée que Phérécyde « devait avoir connu la philosophie des Milésiens » (p. 67; cf. aussi la note additionnelle [« The first Greek prose treatise »] dans Kahn 1960, p. 240). H. Yunis m'a suggéré (dans une correspondance) que la priorité, en matière de recours à la *prose*, de Phérécyde sur Anaximandre,

§5 Nous associons généralement les débuts de la philosophie grecque à Thalès, ou à défaut à Anaximandre (puisque Thalès demeure une figure transitionnelle, souvent comptée, dans nos sources mêmes, au nombre des Sages<sup>42</sup>). Ce réflexe est déterminé par la tradition péripatéticienne, telle qu'elle se cristallise à partir de Théophraste<sup>43</sup>. Peu importe ici qu'Aristote lui-même, au chapitre A3 de la *Métaphysique*, fasse preuve d'une certaine prudence à l'égard du rôle de Thalès (983b20s., 984a2s.)<sup>44</sup>. L'essentiel est qu'à ses yeux, la marque distinctive de la première philosophie, qui est la philosophie naturelle, est de rompre avec un certain *thème*, celui des généalogies divines, caractéristique de ceux qu'il appelle, par opposition aux « naturalistes », les « théologiens » (*Métaphysique* A3, 983b29). À s'en tenir à ce critère, Phérécyde ne saurait être compté au nombre des « premiers philosophes ». De fait, son récit faisait naître les dieux de la semence de Chronos (le Temps); Zas (=Zeus) y épousait Chtonie (la Terre); la parure nuptiale qui transforme cette déesse en notre terre y était décrite; enfin, l'ordre actuel ne s'instaurait qu'à la suite de la victoire remportée par Zas sur Ophioneus, un monstre issu du Tartare (*i.e.* des profondeurs de l'ancienne puissance chtonienne), selon le modèle hésiodique de l'affrontement entre Zeus et Typhée<sup>45</sup>.

À ces « théologèmes » typiques, Aristote reconnaît cependant un statut particulier, en dehors de l'histoire pour ainsi dire officielle de *Métaphysique* A. Rapportant, au chapitre 4 du livre *Nu* du même traité, l'opinion des « théologiens » qui soutiennent, avec les anciens poètes (et certains des contemporains d'Aristote, comme Speusippe), que le bien ne se trouve pas à l'origine, mais surgit au terme d'un certain processus, Aristote leur oppose l'opinion de Phérécyde, des Mages, et de philosophes postérieurs (Empédocle et Anaxagore)<sup>46</sup>: chez Phérécyde, Zas est en effet *contemporain* de Chronos. L'origine et la souveraineté, qui restent dissociées chez Hésiode, se confondent donc, sur la voie d'un concept unifié de l'*archè*/« principe ». Aristote compte Phérécyde, qui doit avoir été le plus représentatif du groupe, au nombre des théologiens «mixtes, qui ne disent pas tout de manière mythique».

Aristote se réfère sans aucun doute ici d'abord à un contenu, que ce soit au rôle que les éléments naturels jouaient chez Phérécyde<sup>47</sup>, où à la superposition même du «début» et de « l'origine », qui retient son attention dans le contexte. Il est moins vraisemblable qu'il songe en premier lieu à une caractéristique formelle de l'écrit, telle que le recours à l'argumentation (pour autant que nous puissions en juger, la narration de Phérécyde n'avait rien de spécialement argumentatif), ou à l'usage même de la prose<sup>48</sup>.

§6 Un des traits les plus marquants de Phérécyde, dans la tradition ancienne, est d'être un homme de l'*écrit*, et spécifiquement de l'écrit *en prose*. Il se différencie par là typologiquement

---

qui seraient contemporains, résulte d'une construction, due au fait que l'écrit de Phérécyde ne relevait d'aucune des *genres* prosaïques postérieurs (philosophie, histoire, discours rhétorique).

<sup>42</sup> On le montrerait aisément en analysant la manière dont Diogène Laërce (I, 14; 22-24; 122), Hippolyte (*Réfutation de toutes les hérésies*, I, 1 =Diels, *Doxographi Graeci*, 555) ou encore Thémistius (*Or.* 26, 317b) présentent Thalès.

<sup>43</sup> Théophraste in Simplicius, *Commentaire de la Physique d'Aristote*, p. 24, 13 ss. Diels =fr. 226A FSH & G.

<sup>44</sup> Comme Mansfeld 1985, le souligne à juste titre (voir notamment p. 121), contre la lecture traditionnelle du passage. En fait Aristote réagit bien plutôt à une tradition qu'il ne la fonde.

<sup>45</sup> Voir en particulier les Fr. 66, 68, 78 et 79 Schibli.

<sup>46</sup> ἐπεὶ οἱ γε μεμιγμένοι αὐτῶν καὶ τῷ μὴ μυθικῶς πάντα λέγειν οἷον Φερεκύδης καὶ ἕτεροί τινες, τὸ γεννήσαν πρώτον ἄριστον τιθέασιν, καὶ οἱ Μάγοι, καὶ τῶν ὑπέρων δὲ σοφῶν οἷον Ἐμπεδοκλῆς τε καὶ Ἀναξαγόρας ὁ μὲν τὴν φιλίαν στοιχεῖον ὁ δὲ τὸν νοῦν ἀρχὴν ποιήσας, 1091b8-12 = F81 Schibli. Pour une justification du καὶ devant τῷ μὴ μυθικῶς πάντα λέγειν dans les manuscrits, voir *infra*, §8.

<sup>47</sup> Voir en particulier le témoignage de Damascius, *De principiis*, 124b (=60 Schibli).

<sup>48</sup> Cette dernière hypothèse est explicitement envisagée par Diels 1969 (=1897), 27, n.1. Comme nous le verrons plus loin (§ 8), elle pourrait être secondairement exacte.



de Thalès, dont il constitue, ici comme sur d'autres plans, tout à la fois le négatif et le complément <sup>49</sup>.

Certes, les Anciens avaient *discuté* sur la question de savoir si Thalès avait ou non écrit. « Certains sont d'avis qu'il n'a laissé aucun écrit; car l'*Astronomie maritime* qui lui est attribuée, dit-on, est de Phocos de Samos... » Mais selon d'autres, il n'a écrit que deux ouvrages, *Sur le solstice et l'équinoxe*<sup>50</sup>, jugeant que le reste ne pouvait être appréhendé» (Diogène Laërce I, 23)<sup>51</sup>. Mais justement, on en discutait. En outre, des trois positions que la notice de Diogène Laërce permet d'identifier—(1)Thalès n'a écrit qu'un ouvrage, l'*Astronomie maritime*; 2) il (n') en a écrit (que) deux; 3) Thalès n'a rien écrit—, la dernière semble bien avoir joui d'un statut quasi officiel. On dispose à cet égard de trois témoignages significatifs.

a) Dans son discours « Sur la parole » (26), le rhéteur et commentateur d'Aristote Thémistius retrace *ab origine* la manière dont la philosophie est devenue une chose publique. Thalès aurait d'abord débuté comme Sage, et proféré « un petit nombre d'énoncés qui circulaient », avant de s'intéresser, « plus tard et dans sa vieillesse », à la nature et aux questions astronomiques<sup>52</sup>. Mais il n'a pas consigné ce savoir, par crainte de s'exposer à la réprobation (c'est le motif de la honte qui s'attache à l'acte d'écrire, selon le *Phèdre*)<sup>53</sup>.

b) Dans une lettre apocryphe, transmise par Diogène Laërce, que Thalès lui-même est censé avoir adressée (et donc écrite!) à Phérécyde, ce dernier est stylisé, par opposition au groupe de Sages et voyageurs représenté par Solon et Thalès lui-même, comme un sédentaire voué à l'écriture (Diogène Laërce I, 43 s.) :

« J'apprends que tu seras le premier des Ioniens à faire paraître chez les Grecs des traités sur les réalités divines. Et peut-être ta décision est-elle juste de rendre public (cet) écrit, plutôt que de confier la chose à n'importe qui sans aucun profit. Si cela te plaît, je veux bien devenir ton interlocuteur <sup>54</sup>pour tout ce que tu écris; et si tu m'y invites, j'irai près de toi à Syros... Solon viendra lui aussi, si tu le permets. Toi qui est attaché à ton pays, tu viens rarement en Ionie et le désir (de rencontrer) des étrangers ne t'étreint pas, mais, ainsi que je le suppose, tu ne t'adonnes qu'à une seule activité : écrire. Nous en revanche qui n'écrivons pas nous parcourons la Grèce et l'Asie »

c) Même le témoignage de Simplicius, qui correspond à la première des positions rapportées par Diogène Laërce (Thalès a bien rédigé un écrit, en l'occurrence, l'*Astronomie*

---

<sup>49</sup> Phérécyde, qui est aussi compté au nombre des «Sages», est le maître présumé de Pythagore, de sorte que, dans l'histoire de la philosophie bipartite que construit Diogène Laërce, il constitue l'équivalent, côté «italique», de ce que Thalès, qui passe pour avoir été le maître d'Anaximandre, représente côté « ionien ». Cf. Diogène Laërce, II, 46, dans la liste des rivaux : « Phérécyde fut le rival (*ephiloneikei*) de Thalès » (=Aristote, *De poet.* fr. 7 Ross; la majorité de la liste ne concerne pas des poètes).

<sup>50</sup> On distingue parfois deux ouvrages, *Sur le solstice* et *Sur l'équinoxe*. Mais s'il s'agit d'un seul et même ouvrage, comme le suggère le grec, le second pourrait être l'*Astronomie maritime*, mentionné dans la phrase précédente.

<sup>51</sup> Je ne peux ici discuter en détail la notice de Diogène et le matériau relatif à Thalès. Je souligne simplement au passage le lien établi par la seconde position entre « possession d'un savoir » et « rédaction d'un livre »—l'idée étant que l'acte d'écrire pré suppose la *connaissance* de ce sur quoi l'on écrit.

<sup>52</sup> Thémistius fait partie de ceux qui situent avec Thalès le passage de la sagesse à la philosophie (cf. *supra*, n. 42), mais ce passage est ici biographiquement assignable, partageant sa vie même en deux périodes.

<sup>53</sup> Θαλῆς μὲν δὴ τοσαῦτα εἰσενεγκάμενῳ οὐ κατέθετο ὁμῶς εἰς συγγραφὴν τὰ εὐρήματα, οὔτε αὐτὸς ὁ Θαλῆς οὔτε ἄλλος τις τῶν εἰς ἐκεῖνον τὸν χρόνον, *Or.* 26, 317BC Downey.

<sup>54</sup> La traduction du terme rare λεσχηνότης par « correspondant » (R. Goulet, dont je suis par ailleurs la traduction) est sans doute malvenue, dans un contexte où Thalès précise qu'il n'écrit pas, mais voyage (la lettre qu'il est en train d'écrire n'est pas sur le même plan; c'est une méta-lettre, pour ainsi dire). Dans les deux autres occurrences chez Diogène Laërce (II, 4 et 5), le mot signifie quelque chose comme « disciple ». λέσχη et les termes apparentés se rapportent fréquemment à des « commérages ». Ils désignent, par antiphrase ou ironie, des entretiens de type philosophique.

*maritime*), peut être lu dans ce sens. Au regard de l'attribution à Thalès du titre de premier philosophe naturel (cf. Aristote, *Métaphysique*, A3), on peut en effet se demander si l'*Astronomie maritime* incluait des considérations *sur la nature*, au sens précis, *i.e.* technique ou «philosophique», du terme : si l'*astronomie* peut par synecdoque se référer à la philosophie naturelle, le fait qu'elle soit *maritime* constitue une évidente limitation. L'attribution à Thalès d'un tel écrit peut suggérer qu'il n'avait rien écrit en matière de philosophie<sup>55</sup>.

La lettre apocryphe de Thalès à Phérécyde reflète parfaitement la position que Phérécyde occupe le plus souvent chez les Anciens. Il est vrai que pour Thémistius, c'est à *Anaximandre* qu'il revient d'avoir « le premier d'entre les Grecs osé produire un discours écrit sur la nature », et donc mis la philosophie sur la place publique<sup>56</sup>. Mais ceci ressemble fort à une revendication péripatéticienne, réclamant pour le premier fondateur incontestable de la philosophie naturelle (après la figure plus évanescence de Thalès) un mérite que la plupart attribuaient à Phérécyde. Il est vrai qu'un Néoplatonicien comme Porphyre avait, de son côté, de bonnes raisons de vouloir récuser Thalès, maître d'Anaximandre et archégète de la philosophie naturelle, au profit de Phérécyde, maître de Pythagore et doté d'un incontestable pedigree de théologien<sup>57</sup>: selon une remarque consignée par la Souda (dans l'entrée « Phérécyde d'Athènes »), Porphyre refusait d'admettre, en matière de traité grec, « quelqu'un de plus vieux que lui (=Phérécyde de Syros) », et soutenait que « seul lui est l'archégète du traité écrit »<sup>58</sup>. Mais il pouvait pour cela s'appuyer sur un large consensus—alors que la notice de Thémistius reste isolée<sup>59</sup>.

Dans nos sources, Phérécyde apparaît en effet le plus souvent comme le premier auteur à avoir recouru à la prose. C'est le cas dans le témoignage de Porphyre, puisque le terme apparemment générique de *suggraphè* (« traité écrit ») n'est guère utilisé que dans le sens d'« écrit en prose »<sup>60</sup>. Il est confirmé par une série de témoignages<sup>61</sup>:

« Phérécyde, natif de l'île de Syros, est le premier parmi les Grecs à avoir osé répudier l'enchaînement des vers et à avoir écrit en termes prosaïques, en adoptant une élocution déliée et une composition libre » (Apulée, *Florides*, 15=F11 Schibli).

« Certains rapportent qu'il fut le premier à produire un écrit en prose, tandis que d'autres le disent de Cadmos de Milet » (Souda IV, 713 Adler = F2 Schibli)<sup>62</sup>.

<sup>55</sup> Θαλῆς δὲ πρῶτος παραδέδοται τὴν περὶ φύσεως ἱστορίαν τοῖς Ἕλλησιν ἐκφῆμαι, πολλῶν μὲν καὶ ἄλλων προγεγονότων, ὡς καὶ τῷ Θεοφράστῳ δοκεῖ, αὐτὸς δὲ πολὺ διενεγκῶν ἐκείνων, ὡς ἀποκρύψαι πάντας τοὺς πρὸ αὐτοῦ · λέγεται δὲ ἐν γραφαῖς μηδὲν καταλιπεῖν πλην τῆς καλουμένης Ναυτικῆς ἀστρολογίας, in *Phys.*, 23, 29 ss. = 11B1DK.

<sup>56</sup> À la suite du texte cité *supra*, n. 53: ἐκείνου γεγωνῶς ζηλωτῆς Ἀναξίμανδρος ὁ Πραξιάδου οὐ πάντη ὁμοίῳ ἐζήλωσεν, ἀλλὰ τοῦτ' εὐθὺς παρήλλαξέ τε καὶ ἐξετράπετο, ὅτι ἐθάρρησε πρῶτος ὦν ἴσμεν Ἑλλήνων λόγον ἐξενεγκεῖν περὶ φύσεως συγγεγραμμένον. πρὶν δ' εἰς οὐνεδος καθειστήκει τὸ λόγους συγγράφειν, ἀλλ' οὐκ ἐνομίζετο τοῖς πρόσθεν Ἕλλησι.

<sup>57</sup> Cf. Plotin, *Ennéades* V, 1, 9 (=59 Schibli).

<sup>58</sup> Encore faut-il souligner que Porphyre défend la priorité en matière d'écrit de Phérécyde le « théologien » non contre Anaximandre, mais contre un autre Phérécyde, l'historien d'Athènes : Φερεκύδης Ἀθηναῖος, πρεσβύτερος τοῦ Συρίου, ὃν λόγος τὰ Ὀρφῆως συναγαγεῖν. ἔγραψεν Αὐτόχθονας· ἔστι δὲ περὶ τῆς Ἀπτικῆς ἀρχαιολογίας ἐν βιβλίοις ι'· Παραινέσεις δι' ἐπῶν. Πορφύριος δὲ τοῦ προτέρου οὐδένα πρεσβύτερον δέχεται, ἀλλ' ἐκείνον μόνον ἡγεῖται ἀρχηγὸν συγγραφῆς. L'entrée, séparée dans la Souda, constitue la fin du F2 Schibli. Sur la question des deux Phérécyde, voir Lilja 1968.

<sup>59</sup> Sur le sens du passage de Diogène Laërce relatif à Anaximandre, II, 1, voir *supra*, p. 141 s.

<sup>60</sup> Pour le sens de *suggraphè*, voir Dover, 1997, p. 183 s.

<sup>61</sup> Outre les trois textes cités, voir encore les témoignages d'Isidore (=Schibli 12) et de Strabon (=Schibli 13).

<sup>62</sup> πρῶτον δὲ συγγραφὴν ἐξενεγκεῖν πεζῷ λόγῳ τινὲς ἱστοροῦσιν, ἐτέρων τοῦτο εἶ Κάδμον τὸν Μιλήσιον φερόντων. Dans la phrase précédente, la notice précise que Phérécyde tient son savoir des « livres secrets Phéniciens », ce qui signifie qu'à l'origine, il y a d'autres livres, qui simplement ne sont pas grecs. Pour Cadmos de Milet, voir le texte de Pline qui suit.

« Phérécyde de Syros fonda le discours prosaïque sous le règne de Cyrus, et Cadmos de Milet l'histoire » (Pline, *Hist. Nat.* VII, 205=F9 Schibli) <sup>63</sup>.

§7 Phérécyde est sans doute notre plus ancien témoin d'un certain type d'écrit. Certes, la prose lui préexiste. Mais ni les textes législatifs qui commencent à apparaître à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, ni les indications techniques consignées par des architectes en vue de l'édification de temples comme l'Héraion de Samos (Théodore) ou l'Artemision d'Éphèse (Chersiphron et Métagenes)<sup>64</sup> ne peuvent être qualifiées de prose « littéraire ». Même si l'on devait admettre avec Ch. Kahn qu'« au VI<sup>e</sup> siècle, l'usage de la prose écrite pour des usages purement pratiques est très développé »—c'est à ce type d'écrit, selon Kahn, que renverrait Héraclite quand il accuse Pythagore d'avoir tiré sa sagesse des écrits (*suggraphai*) d'autrui, dans le fragment B129—<sup>65</sup>, la nouveauté de Phérécyde n'en serait pas moindre<sup>66</sup>. Elle n'en serait même à vrai dire que plus grande, parce qu'elle aurait consisté à promouvoir, en l'appliquant au récit théogonique, un nouvel *usage* de la « prose », conçue comme une « pratique signifiante » particulière<sup>67</sup>.

La prose est d'abord un énoncé libéré, en l'occurrence libéré des contraintes formelles<sup>68</sup>. La première contrepartie positive de cette libération est une certaine « allure » ; la prose va de l'avant (c'est l'étymologie : *prorsus*). Elle est simple et directe. À ce titre, elle contient à la fois les germes de l'analytisme, et d'un certain naturalisme (qui, historiquement, se développeront en effet à partir d'elle, comme un nouveau type de contrainte quasi formelle, différent de la formalité de la prosodie). Mais elle n'est pas, primitivement, plus analytique que le vers. Elle l'est sans doute moins, dans la mesure où la réduction quasi ascétique du récit à son linéament le prive des ressources de la construction auxquelles une narration comme celle d'Hésiode confie justement le sens. Quant au naturalisme, il est peut-être à l'horizon du récit de Phérécyde, par l'intermédiaire du rôle assigné aux éléments. Mais le thème est résolument « théologique » nous n'en sommes pas encore au moment où la prose sera devenue, par définition pour ainsi dire, « prose du monde »<sup>69</sup>. La difficulté d'assigner un genre au récit de Phérécyde est bien mise en

---

<sup>63</sup> Le mérite d'avoir écrit le premier récit historique en prose est parfois attribué à Hécatee, plutôt qu'à Cadmos (Souda, s.v. Hekataios = F10 Schibli); sur Cadmos, voir Jacoby 1956, p. 108, n.2; Gitti, 1957. Le passage de Pline explique en tout cas la notice de la Souda : en l'absence de la distinction entre discours prosaïque et « enquête » historique, Phérécyde et Cadmos y apparaissent en position de rivaux, et non de successeurs (d'abord la prose, puis l'histoire).

<sup>64</sup> Vitruve, *De l'architecture*, VII, 12. Sur la nature de ces textes, comme documents techniques devant guider la construction, voir Wesenberg 1983, notamment p. 44.

<sup>65</sup> Kahn 2000, p. 11.

<sup>66</sup> Kahn 2000, p. 10, reconnaît que nos sources ne reflètent pas vraiment cette situation : « the early *verse* handbooks studied by Nillson do not strictly qualify as reference for Heraclitus' charge of plagiarism against Pythagoras », parce que le terme de *suggraphè* se réfère normalement à un écrit *en prose*. Mais sans entrer dans le problème de la sémantique de *suggraphè*, l'objection est sans doute, plus simplement, que si l'existence, au VI<sup>e</sup> siècle, de traités techniques en vers est bien attestée, celle de traités techniques en prose ne l'est pas du tout. Les descriptions architecturales ne sont pas tout à fait du même ordre.

<sup>67</sup> L'expression est de Godzich et Kittay 1987, p. 191 : « Prose is not a style... Prose is a different signifying practice ».

<sup>68</sup> *Solutus*, dans la notice d'Apulée citée plus haut. Godzich et Kittay (1987) soulignent (par exemple p. 194) que l'étude de la prose comme phénomène littéraire a souffert de son assimilation, symbolisée par les propos de M. Jourdain, à une version écrite du langage ordinaire. Mais la prose se définit bien, originellement, par l'abandon du vers : elle n'est donc pas chantée, ni objet de performance. En cela, l'entreprise de Phérécyde n'est pas sans rappeler les « dérimages » médiévaux analysés par Godzich et Kittay (1987, p. XV et 27 ss.). La question est compliquée, il est vrai, du fait que la prose peut comporter des éléments métriques. Voir Dover 1997, p. 160 ss., dont deux exemples sont tirés de Phérécyde (7B1 et 2 DK); la question se pose de savoir dans quelle mesure ces phénomènes ne sont pas accidentels (p. 163).

<sup>69</sup> Hegel se servait de l'expression pour désigner l'état romain. Elle a été reprise, dans un sens moins métaphorique, par M. Merleau-Ponty.

lumière par une remarque de Théopompe, dans la notice préservée par Diogène Laërce I, 116 (= F1 Schibli) : « Théopompe dit qu'il fut le premier à écrire pour les Grecs sur la nature et les dieux »<sup>70</sup>

Le style de Phérécyde, la brièveté et la limitation de ses phrases, les reprises, et les règles de progression, peuvent partiellement être analysés sur la base des quelques lignes originales que nous possédons<sup>71</sup>; mais l'essentiel est sans doute ailleurs. En choisissant d'écrire en prose le récit théo-cosmogonique des origines, Phérécyde procède à trois opérations corrélatives : il instaure une différence entre la forme et le contenu; il soustrait un énoncé prétendant à la vérité (au moins implicitement) à la compétence du rhapsode, pour établir un lien direct entre l'auteur et le lecteur (c'est en ce sens que l'émergence de la prose littéraire est indissociablement, et presque tautologiquement, liée à l'usage de l'écriture<sup>72</sup>); il retire, enfin, à la divinité le privilège de la parole autorisée, au profit de l'homme, puisque chez Homère et Hésiode, ce sont les Muses qui parlent—en vers—à travers le poète<sup>73</sup>. Ce n'est certainement pas un hasard que chez Hécatee, un peu plus tard, cette option se trouve au moins en partie explicitée, dans l'*incipit* de son écrit (voir la citation *supra*, p. 138). Alors que Phérécyde semble avoir commencé *in medias res*, sans signature ou *sphragis* (« de Phérécyde de Syros », note Diogène Laërce, « est préservé le livre qu'il rédigea, dont le début est : 'Zas et Chronos étaient toujours'... »<sup>74</sup>), Hécatee se présente lui-même comme auteur de son écrit, revendiquant la vérité contre le mensonge d'autres récits<sup>75</sup>. Mais pour être implicite, le message n'en était pas moins net : l'usage même de la prose identifiait Phérécyde, sinon comme tel individu par rapport à d'autres individus (ceux qui, chez Hécatee, tiennent d'autres discours), du moins comme homme, parlant des dieux. Cela serait-il l'« audace » spécifique qu'Apulée prête à Phérécyde<sup>76</sup> ? De ce dernier point de vue, l'usage législatif de la prose pour l'énoncé de la loi *instituée* (*i.e.* humainement instituée) peut avoir été, de tous les usages pré-littéraires de la « prose », le seul véritablement déterminant pour Phérécyde<sup>77</sup>.

Si cette ligne d'interprétation est correcte, l'adoption de la prose fut non seulement chez Phérécyde la contrepartie formelle d'un mouvement de sécularisation de contenus théologiques (comme il en va dans le cas d'Anaximandre et d'Anaximène), mais la première manifestation d'une rupture dans le rapport des conditions d'énonciation à ces contenus mêmes—une rupture formelle, derechef, mais dans un autre sens, quasi épistémologique. On a pu juger que Phérécyde était non seulement un penseur traditionnel (ce qu'Aristote dit aussi, d'une certaine manière, en le qualifiant de « théologien »), mais plus archaïque même qu'Hésiode<sup>78</sup>. Pourtant, sans que l'on

---

<sup>70</sup> On a discuté sur la signification de l'expression « sur la nature et les dieux », qu'on a aussi parfois voulu amender. Phérécyde ne doit-il pas avoir parlé de « la nature des dieux », plutôt que de l'une et des autres (cf. Schibli 1990, p. 2 s., n. 6) ? Mais on peut voir dans le titre (qui n'est naturellement pas originel) un écho de la « mixité » repérée par Aristote dans le passage du livre *Nu* de la *Métaphysique*. Il suggère avant tout que Phérécyde était un mélange de théologien et de philosophe de la nature. Cf. *supra*, §5 *sub fine*.

<sup>71</sup> Voir en particulier Fränkel 1962, p. 281 s. Autres éléments d'analyse terminologique et stylistique dans Lilja 1968. Je donne une traduction du fragment B2 DK en Appendice.

<sup>72</sup> Pour le lien entre le développement, au Moyen-Âge, de l'écrit en prose, et la disparition du jongleur, qui joue un rôle analogue au rhapsode, voir Godzich et Kittay 1987, p. XV-XVIII. Le parallèle est frappant.

<sup>73</sup> Il faudrait ici faire place au traité de Plutarque, *De Pythiae oraculis*, qui traite thématiquement de l'adoption de la prose par les dieux. Voir en particulier, outre le passage qui sert de motto au présent article, le §24, 406B-F.

<sup>74</sup> Diogène Laërce I, 119 = Schibli 14. Voir *supra*, p. 143.

<sup>75</sup> Il est par ailleurs intéressant que par opposition à Phérécyde, dont le thème est théologique, les *Généalogies* d'Hécatee se limitaient explicitement aux demi-dieux et héros. Ce pourquoi il est le père de l'« histoire ».

<sup>76</sup> Audace qui serait donc d'un autre type que celle que Thémistius prête à Anaximandre (voir *supra*, p. 145, n. 56).

<sup>77</sup> Cf. Humphreys 1996, p. 5 : « As a medium for public writing, then, prose was associated with a permanent validity conferred by human decision rather than divine fiat. »

<sup>78</sup> Voir le jugement de Fränkel 1962, p. 280 s.

doive sous-estimer l'importance de l'identification des débuts aux origines, ou même un certain naturalisme inchoatif, la véritable substance de l'écrit de Phérécyde pouvait résider ailleurs, en l'occurrence, dans sa forme prosaïque.

La portée de ce qu'on doit bien décrire comme une décision est éclairée *a contrario* par le cas des premiers philosophes-poètes, qu'Havelock a joué au détriment des « Milésiens ». Le recours à l'hexamètre dactylique, chez Xénophane, Parménide, et Empédocle, ou encore la diction héraclitéenne, possèdent de toute évidence une signification fonctionnelle, étant bien entendu que la fonction peut bien avoir différé d'un auteur à l'autre (on s'y attend même). Xénophane, par exemple, exerçait le métier de rhapsode; il chante dans les banquets; le vers est son milieu socio-culturel. Chez Parménide, le choix du vers est lié à une raison de fond : le discours de la vérité ontologique, et l'explicitation de son articulation avec une « physique » erronée par définition, ne peut être proférée que par une divinité, etc.<sup>79</sup>. À considérer les motifs différenciés du *retour* au vers chez les poètes philosophes, on est conduit à mieux apprécier la nature, et à vrai dire la complexité, du changement qu'avait primitivement impliqué le recours à la prose, sans que l'on puisse naturellement déduire, de son renversement, le sens de l'opération primitive<sup>80</sup>.

§8 Les manuscrits d'Aristote donnent, en *Métaphysique Nu*, 1091b9, le texte suivant : ἐπεὶ οἱ γε μεμιγμένοι αὐτῶν καὶ τῷ μὴ μυθικῶς πάντα λέγειν οἶον Φερεκύδης καὶ ἕτεροί τινες... (« puisque ceux d'entre eux qui sont mixtes, du fait également qu'ils ne disent pas tout de manière mythique, comme Phérécyde et certains autres.. »). Les éditeurs suppriment le καὶ (« également »), parce qu'on ne voit ce qui pourrait valoir à Phérécyde le titre de « mixte », outre le fait de « ne pas tout dire de manière mythique ». Est-il possible qu'Aristote ait eu à l'esprit le fait que le récit de Phérécyde était en prose—à côté de ses enseignements<sup>81</sup>?

Appendice : Phérécyde, P. Grenf. II.11 (=7B2 DK, 68 Schibli).

col. 1 ...pour lui [Zas] ils édifient beaucoup de grandes demeures; et quand ils eurent achevé tout ceci, les objets, les servants, les servantes, et absolument tout ce qu'il faut, quand donc tout est prêt, ils célèbrent le mariage. Et quand vient le troisième jour du mariage, Zas alors fait une grande et belle robe, et sur elle il brode la terre, l'Ogenos [=l'Océan] et les demeures de l'Ogenos...

col. 2 «... puisque je veux que ce mariage soit le tien [Zas s'adresse à Chthoniè], je te rends les honneurs avec ceci. Mais toi, accueille mon salut et sois mienne». On dit que ce furent les premiers anakalypteria<sup>82</sup>, et c'est depuis ce temps que la coutume s'instaura, pour les dieux comme pour les hommes. Et elle lui répond, recevant de lui la robe comme il convient...

## Bibliographie

ASMANN J., *Das Kulturelle Gedächtnis. Schrift, Erinnerung und politische Identität in frühen Hochkulturen*, Munich, 1997.

ASSMAN A. et J., « Schrift, Tradition und Kultur », in W. Raible (éd.), *Zwischen Festtag und Alltag*, Tübingen, 1988, p. 25-50.

<sup>79</sup> Voir Most 1999, p. 351 ss. (mais il convient de mieux dissocier Empédocle de Parménide); Kahn, 2000, p. 17 s.

<sup>80</sup> C'est ce que s'interdit Osborne 1997, qui, dans une perspective quasi havelockienne, parle du vers comme de la forme « standard » de la philosophie présocratique.

<sup>81</sup> Voir *supra*, n. 48.

<sup>82</sup> Cérémonie nuptiale au cours de laquelle l'époux dévoile la mariée, et où les cadeaux sont remis.

BERNABÉ A., « Los filósofos Presocráticos como autores literarios », *Emerita* 47, 1979, p. 357-394.

BLANCK H., « Un nuovo frammento del 'Catalogo' della biblioteca di Tauromenion », *Parola del Passato* 52, 1997, p. 241-255.

BOTTÉRO J., 1977, « Les noms de Marduk, l'écriture et la 'logique' en Mésopotamie ancienne », in *Ancient Near Eastern Studies in Memory of J.J. Finkelstein*, Connecticut Academy of Arts and Sciences, Memoir 19, p. 5-27.

BURKERT W., « Platon oder Pythagoras ? Zum Ursprung des Wortes 'Philosophie' », *Hermes* 88, 1960, p. 159-177.

—« Orientalische und Griechische Weltmodelle von Assur bis Anaximandros », *Wiener Studien* 107/108, 1994/95, p. 179-186.

CHERNISS H., « Ancient forms of philosophic discourse » (1970), in H.C., *Selected Papers*, ed. L. Tarán, Leyde, 1977, p. 14-35.

DETIENNE M. (éd.), *Les Savoirs de l'Écriture. En Grèce ancienne*, Lille, 1992.

DIELS H., « Zur Pentemychos des Pherekydes » (1897), in H.D., *Kleine Schriften zur Geschichte der antiken Philosophie* (hg. W. Burkert), Darmstadt, 1969, p. 33-35.

DOVER K., *The Evolution of Greek Prose Style*, Oxford, 1997.

ERLER M., « Platons Schriftkritik im historischen Kontext », *Der altsprachliche Unterricht* 28, 1985, p. 27-41.

FRÄNKEL H., *Dichtung und Philosophie des frühen Griechentums*, Munich, 1962.

GITTI A., « Nuove discussioni su Cadmo di Mileto », *Atene e Roma* 2, 1957, p. 85-93.

GODZICH W.-KITZAY J., *The Emergence of Prose. An Essay in Prosaics*, Minneapolis, 1987.

GOODY J.-WATT I., « The Consequences of Literacy », in J. Goody (éd.), *Literacy in Traditional Societies*, Cambridge, 1968, p. 27-68 (Publication originelle dans *Comparative Studies in Society and History* 5, 1963, p. 304-45).

GOODY J., « Literacy and achievement in the Ancient World », in *The Interface between the Written and the Oral*, Cambridge, 1987, p. 60-77.

—*The Power of the Written Tradition*, Washington/Londres, 2000.

HAVELOCK E.A., *Preface to Plato*, Cambridge, Mass, 1963.

—« Pre-Literacy and the Pre-Socratics », *BICS* 13, 1966, p. 61-72 ; repris dans Havelock 1982, p. 220-260 (cité selon cette pagination).

—*The Literate Revolution in Greece and its Cultural Consequences*, Princeton, 1982.

—« The linguistic task of the Presocratics », in Robb 1983, p. 7-81.

—*Alle origini della filosofia greca : una revisione storica*, Rome, 1996.

HORTON R., « African traditional thought and Western Science », *Africa* 37, 1967, p. 50-71.

HUMPHREYS S., « 'Transcendence' and Intellectual Roles : The Ancient Greek Case », *Daedalus* 104 (Wisdom, Revelation and Doubt : Perspectives on the First Millenium B.C.), 1975, p. 91-116.

–« From riddle to rigour. Satisfactions of scientific prose in Ancient Greece », in S. Marchand-E. Lunbeck (éds.), *Proof and Persuasion, Essays on Authority, Objectivity and Evidence*, Turnhout, 1996, p. 3-24.

JACOBY F., « The first Athenian prose writer », *Mnemosyne* 13, 1947, p. 13-64 (=Abhandlungen zur Griechischen Geschichtsschreibung, ed. H. Bloch, Leyde, 1956, p. 100-143).

JAEGER W., *The Theology of the Early Greek Philosophers*, Oxford, 1947.

KAHN C., *Anaximander and the Origins of Greek cosmology*, New York, 1960.

–« Philosophy and the written word. Some thoughts on Heraclitus and the Early Greek uses of prose », in Robb 1983, p. 110-124.

–« The use of prose and poetry in Greek philosophy from Thales to Plato », à paraître in H. Yunis (éd.), *Written Text and the Rise of Literate Culture in the Ancient World*.

LAKS A., « 'Philosophes Présocratiques'. Remarques sur la construction d'une catégorie de l'historiographie philosophique », in W. G. Most (éd.), *Historicization – Historisierung* (Aporemata, 5), Göttingen, 2001.

LILJA S., *On the Style of the Earliest Greek Prose*, Helsinki, 1968.

LLOYD G.E.R., *Magic, Reason and Experience : Studies in the Developpement of Greek Science*, Cambridge, 1979.

–« The Social Background of Early Greek Philosophy and Science » (1972), in *Methods and Problems in Greek Science*, Cambridge, 1991, p. 121-140.

–*Adversaries and Authorities*, Cambridge, 1997.

MANSFELD J., « Aristotle and others on Thales, or the Beginnings of natural philosophy. With some remarks on Xenophane s », *Mnemosyne* 38, 1985, p. 109-129 (reprint in Mansfeld 1990, p. 126-146).

–« Fiddling the books : Heraclitus on Pythagoras (DK22129) », in Boudouris K.J. (éd.), *Ionian Philosophy*, Athènes, 1989, p. 229-234 (reprint in Mansfeld 1990, p. 443-448).

–*Studies in the Historiography of Greek Philosophy*, Assen-Maastricht, 1990.

MEIER Ch., « The Emergence of an Autonomous Intelligence among the Greeks », in Eisenstadt S.N. (éd.), *The Origins and Diversity of Axial Age Civilizations*, State University of New York, 1986, p. 66-91.

MOST G. W., « The poetics of early Greek philosophy », in A. A. Long (éd.), *The Cambridge Companion to Early Greek Philosophy*, Cambridge, 1999, p. 332-362.

NIEDDU G. F., « Testo, scrittura, libro nella Grecia arcaica e classica : Note e osservazioni sulla prosa scientifico-filosofica », *Scrittura e civiltà* 8, 1984, 1984, p. 213-261.

NILSSON M.P., « KATYΠIAOI », *Rheinisches Museum* 60, 1905, p. 161-189.

OSBORNE C., « Was verse the default form for Presocratic philosophy ? », in Atherton C. (éd.), *Form and Content in Didactic Poetry* (=Nottingham Classical Literature Studies 5), Bari, 1997, p. 23-35.

PARRY J., « The Brahmanical tradition and the technology of the intellect », in Overing J. (éd.), *Reason and Morality*, Londres/New York, 1985, p. 200-225.

RIEDWEG C., « Pythagoras hinterliess keine einzige Schrift'—ein Irrtum ? », *Museum Helveticum* 54, 1997, p. 65-92.

ROBB K. (éd.), *Language and Thought in Early Greek Philosophy*, La Salle, Ill, 1983.

SCHIBLI H.S., *Pherekydes of Syros*, Oxford, 1990.

SZLEZAK Th., *Le Plaisir de lire Platon*, Paris, 1996 (la version allemande originale a été publiée en 1993).

THESLEFF H., « Presocratic Publicity », in Teodorsson S.T. (éd.), *Greek and Latin Studies in Memory of Cajus Fabricius*, Göteborg, 1990, p. 110-121.

THOMAS R., « Written in stone ? Liberty, Equality, Orality and the codification of law », in Foxhall L.-Lewis A.D.E. (éds.), *Greek Law in its Political Settings*, Oxford, 1996, p. 9-31.

TURNER E.G., *Athenian Books in the Fifth and Fourth centuries B.C.*, Londres, 1954.

VERNANT J.-P., *Les Origines de la pensée grecque*, Paris, 1962.

WESENBERG B., « Zu den Schriften griechischer Architekten », in *Bauplanung und Bautheorie der Antike* (= Diskussionen zur archäologischen Bauforschung, 4), 1983, p. 39-47.

WEST M.L., *Early Greek Philosophy and the Orient*, Oxford, 1971.

WÖHRLE G., *Anaximenes aus Milet. Die Fragmente zu seiner Lehre*, Stuttgart, 1993.

---

La première partie de l'article cherche à éclairer le débat qui a eu lieu, autour des thèses d'E. Havelock et de J. Goody, concernant la relation entre la technologie de l'écriture et la naissance de la philosophie grecque. La seconde partie, qui s'interroge sur l'existence de traces, avant le *Phèdre*, d'une réflexion proprement «philosophique» sur l'écriture, esquisse une interprétation des données relatives à Phérécyde de Syros, dont l'importance, pour l'histoire de la philosophie, est située non du côté des contenus, mais du recours formel à la prose.

*The first part of the article tries to assess the debate that took place around E. Havelock's and J. Goody's theses concerning the birth of Greek philosophy. The second part looks for traces, before the Phaedrus, of a genuine philosophical reflexion about writing : it outlines an interpretation of the data relating to Pherecydus of Syros, the importance of whom, for the history of philosophy, is located not in the content of his work but in his formal appeal to prose.*

---